

PAROLES

insigne

**25 ANS
DE SLOWS
DE L'ÉTÉ**

M 2240 - 9 - 20,00 F



3792240020005 00090

FRANÇOISE HARDY

QUINCY JONES

FLORENT PAGNY

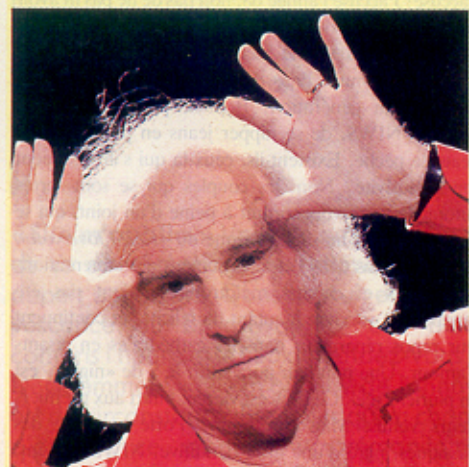
MILES DAVIS

NOUVELLE SÉRIE N°9 - JUILLET-AOÛT 1988 - 20 F

AFRIQUE DU SUD:
LES VOIX DE
L'APARTHEID

LA MUSIQUE DU SILENCE

1968, «C'EST EXTRA»
LÉO FERRÉ



Francis Verber

Tu tangues, bébé? Tu chavires? On dirait de la pop, tu sais, cette pop-music qui commence vraiment à s'implanter. Et c'est effectivement de la pop, tendance symphonique-bouleversante. Qui c'est, celui-là? Ferré, ce chanteur à textes label qualité France? Qu'est-ce qu'y connaît, lui, à la pop et à ces Moody Blues dont il se gargarise? Eh bien justement, tout, il a tout compris: l'expression du jour devenue leitmotiv - «C'est extra» -, «cette chair que vient troubler» une musique fortement sexuée, ce rythme «au bas des reins», les panoplies-signes de ralliement comme la «robe de cuir», «les cris qui montent au ciel»... et puis, à un moment, inéluctablement, l'«ampli qui ne veut plus rien dire» lorsque s'installe «la musique du silence». Tout y est: l'essentiel d'une certaine pop, et l'essentiel du slow.

Car, avec Ferré, le slow se fait poésie et emmène la piste de danse en voyage dans ses images et ses rimes. Entre deux chants-coups de poing poétiques, il se paie le luxe de réussir la synthèse entre Verlaine et «Nights in white satin». Ainsi, l'analyste spécialiste des maisons de la Mutualité hérissées de drapeaux rouges et noirs va faire chalooper la midinette tout un été (et ne sommes-nous pas tous des midinettes?). En beauté. Une beauté qui n'est plus si convulsive que cela, mais apaisée, comme une fin de soirée, comme un souvenir échoué dans un coin de la mémoire et qui n'en finit pas de danser «un air anglais»... créé par un poète français.

Tu pleures, bébé? Avec le temps, tu sais, tout s'en va... sauf les souvenirs, surtout lorsqu'ils se dansent. A.

réveil elle le jette. Elle prit son walkman, histoire de tuer le temps et somnola. The Human League déversa des torrents d'amour dans ses oreilles. «Don't you want me, baby?», le duo par excellence. Un regain de sensibilité la fit replonger dans son dilemme. Elle le trouva subitement plus sympa, et, s'il ne parlait pas beaucoup, c'est qu'il n'était pas hâbleur. L'argent ne fait pas le bonheur. Quant au plumard, elle a connu plus nul. Xavier se réveilla et Sandrine lui sauta au cou.

1983,
NICE

Gérard, avec les filles, a un «Succès fou». C'est justement le tube de Christophe que le DJ du Safari balance sur sa platine au moment où le séducteur arrive. Il invite la première qui passe: elle refuse. Tiens tiens! Que se passe-t-il? Il propose à nouveau ses bons services à une minette qui est tout à fait son genre. Mais il n'est pas le sien. Gérard traverse le Safari et va se faire consoler là où il n'est pas encore grillé. C'est avec son plus beau sourire qu'il invite une fille pas très choucard. Catastrophe! elle refuse. Gérard fonce aux toilettes s'asperger d'eau. A son plus grand soulagement, il s'aperçoit qu'il n'a pas ôté son masque de Patrick Sabatier qu'il portait pour le corso fleuri. Gérard se remet en piste et, comme dirait Christophe, avec les filles il a «un succès fou».



Christophe, un succès fou!

L'INVITATION AU FESTIN

1968, «IL EST CINQ HEURES, PARIS S'ÉVEILLE»
JACQUES DUTRONC

Prémonition variéto-historique. Sorti en avril 68, «Il est cinq heures, Paris s'éveille» fut une sorte de carton d'invitation au festin libertaire de mai. Un mois de mai vif et léger comme la flûte de Roger Bourdin qui vient s'enrouler autour de la voix narquoise de Dutronc. Chanson-vitamine à l'arrière-fond social («Les journaux sont imprimés / Les ouvriers sont déprimés»), liée au souvenir du tout est possible. Odeurs lacrimales, moments de vie intense et communication tous azimuts. Puis l'été. Drôles de fausses vacances qui viennent après les vraies. Affalé sur le sable, on se refait les barricades dans la tête. Les mots d'amour sont politiques. Sur les transistors, Dutronc est toujours là, mais Paris sommeille. Bientôt la rentrée. Encore euphorique et les yeux brillants, on regagne l'usine, le bureau, la fac, la grisaille et l'ennui. La fête est terminée mais on s'en souviendra longtemps. J.-D. B.

ENTRE DEUX ORAGES

1933, «STORMY WEATHER»
DUKE ELLINGTON

Été 33. Mes parents n'étaient même pas nés. Pourtant, quels que soient les jours et les heures, les saisons et les pluies, toujours dans les rayons et les ombres flotte un peu de «Stormy weather». Ce fut Rome en octobre 80, avril au Portugal, Azay ou Vetheuil en été. Les fins de parties où l'on relègue le jazz. On est tous un peu alanguis à cette heure. On a fait ce qu'on a pu pour vivre la fabuleuse soirée dans le dancing immense à la fin du film avec Lena Horne et Cab Calloway. Dans la réalité, on est plutôt comme les adolescents de Fellini dans *Amarcord*, qui rêvent debout sous la neige, à la porte du palace de Rimini, en imitant les couples, à l'intérieur, qui slow-foxcnt. Les filles ont du rouge aux lèvres, du satin sur la peau et des talons Louis XV. Durant trois minutes, la vie est cette longue, tiède et soyeuse soirée qu'elle ne devrait jamais cesser d'être. «Stormy weather», pour vivre, le temps d'un air, suspendus entre deux orages. E.R.

INOXYDABLE

1961, «SAG WARUM»
CAMILLO

L'adaptation en allemand de «Oh why?», l'un des premiers titres de Phil Spector, alors guitariste-chanteur-compositeur des Teddy Bears. Passant un peu inaperçue à côté du phénoménal succès de «To know him is to love him», cette douloureuse question («Je suis seul et je me demande pourquoi...») serait sans doute restée sans réponse si Camille Felgen, speaker à la radio luxembourgeoise, ne l'avait enregistrée pour mettre en valeur sa belle voix grave de crooner de charme.

Tentative sans véritable lendemain puisque Camillo ne fera pas d'autre disque; mais raz de marée dans toutes les boîtes de l'époque et dans les surbouts d'une génération qui découvrait le flirt.

«Sag warum» sera de ces tubes inoxydables qui résistent longtemps à l'érosion des modes, et les 45 tours de Camillo se cramponneront plus de dix ans dans les juke-boxes, au même titre que «Love me tender», «Blueberry Hill», ou, dans un registre fort différent, «Just a gigolo». M.R.